

Zeitschrift: Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur

Band: 8 (1946)

Artikel: Autour de Gengis-Khan

Autor: Fazy, Robert

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-145209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Autour de Gengis-Khan *)

par Robert Fazy

Les notes qui suivent doivent inaugurer une série d'articles dont la rédaction dépend de la publication des traductions de plusieurs textes, jusqu'ici accessibles aux seuls linguistes. Elles se bornent à introduire le sujet, à en souligner l'intérêt *très* actuel et à donner, avec l'état des principales sources, un aperçu critique d'une bibliographie de plus en plus touffue **).

*) Gengis-Khan, à proprement parler, n'est pas un nom propre, mais un titre, composé de «Khan» et d'un qualificatif, «Gengis» – sur le sens du terme, cf. infra page 5, note 10. Grammaticalement, l'ont devrait écrire «*le* Gengis-Khan» et décliner. Le major H. G. Raverty en 1881, dans sa traduction du *Tabakât -i Nâsiri* – cf. infra page 14 – a levé le lièvre. Bien qu'il se défende de sa pédanterie – op. cit., II, p. 869 – il a, avec motifs à l'appui – op. cit. p. 949 – constamment écrit «*The Chingiz-Khân*». Léon Cahun a suivi l'exemple, en 1896, dans son *Introduction à l'Histoire de l'Asie* – cf. infra page 20 – pp. 245–320. Ni Raverty, ni Cahun n'ont fait école.

La question a été réexaminée par les orientalistes français actuels. Ils se sont rangés à l'opinion – très arrêtée – de Paul Pelliot, qui écartait l'analogie avec «*le Dalai Lama*», le titre s'étant maintenu, comme tel, au Tibet, alors qu'il n'y a eu qu'un Gengis-Khan. On écrit, sans doute, «*le Buddha*», mais le raisonnement de Pelliot s'applique ici aussi car, si Çâkyamuni est le seul Buddha historique, nous connaissons le nom de plusieurs Buddha antérieurs, légendaires, et celui du Buddha futur, Maitreya. Au surplus, nombre de titres sont employés comme noms propres. Ainsi: Auguste et non «*l'Auguste*», pour Octave; K'hang Hi et non «*l'empereur de l'ère K'hang Hi*», etc. Ces notes s'en tiennent à l'usage consacré.

**) La transcription des noms et titres mongols varie suivant les écrivains allemands, anglais, français et russes. Gengis-Khan, par exemple, est écrit Cinggis han ou Cinggis Han par E. Haenisch et F. E. A. Krause; Jinghiz Khan ou Chingiz-Khân par Sir Robert K. Douglas et E. Denison Ross; Gengis-Khan par René Grousset; Chingiz-Khân ou Chingis-Khan par W. Barthold et B. Ya Vladimirtsov. Ces notes – exemptes de toute préoccupation philologique – s'en tiennent aux transcriptions de René Grousset, dans *Le Conquérant du Monde*, Paris, Editions Albin Michel, 1944 – cité infra sous «*Conquérant*» – transcriptions qui rectifient souvent – par exemple Hö 'élun pour OElun – celles adoptées encore dans *L'Empire des Stepes*, Paris, Payot, 1939 – cité infra sous «*Empire*».

I

Généralités. Intérêt actuel des études sur l'histoire gengiskhanide

1

Témudjin, le futur Gengis-Khan, naquit, suivant les dernières recherches du regretté Paul Pelliot¹), en l'année du porc 1167 dans la région de Dülün-Boldaq²). Il était fils de Yèsugèi, chef – *ba'atour* – des Qiyat, un sous clan – *yasoun* – du clan – *omouk* – des Bordjigin³) qui nomadisaient dans le nord-est de l'actuelle Mongolie extérieure, entre l'Onon et le Kéroulèn⁴).

Yèsugèi, mari de la belle Hö 'élun – une maîtresse femme enlevée toute jeune à un guerrier merkit⁵) – avait donné à son premier né le nom d'un chef tatar fait prisonnier⁶). Douze ans plus tard, Yèsugèi succombait à la vengeance des Tatar dont un parti l'empoisonna au cours d'un repas dans la steppe⁷). Ses fidèles se dispersèrent emmenant les troupeaux. Hö 'élun, réduite à une misère complète⁸), resta seule pour éllever ses quatre fils, leur soeur et leurs deux demi-frères. Son énergie les sauva.

¹) Communication de M. P. Pelliot à la Société Asiatique, séance du 9 XII 1938, *Journal Asiatique*, T. CCXXX, Janvier-Mars 1939, p. 133.

²) Sur la rive droite de l'Onon, aujourd'hui en territoire russe par environ 115° long. E. de Greenwich. *Empire*, p. 254.

³) Ici les données de Léon Cahun – *Introduction*, p. 209 – suivant lesquelles Yèsugèi aurait groupé 40 000 tentes sous sa domination, sont fantaisistes.

⁴) *Empire*, p. 248.

⁵) Erich Haenisch, *Die Geheime Geschichte der Mongolen*, citée infra sous – «GG» – Leipzig, Otto Harrassowitz, 1941, 54–56, p. 8–9. La tribu des Merkit vivait sur le cours inférieur de la Selenga, au sud du lac Baïkal – GG p. 207; *Empire*, p. 246.

⁶) GG, 59, p. 10. René Grousset, *Conquérant*, p. 49. Le titre n'est pas un titre d'éditeur, mais la traduction de celui du *Târikh-i Djihân-Kouchâi* de Djouwaynî, une des principales sources de l'histoire de la conquête mongole. Cf. infra, p. 15

⁷) GG, 67, p. 12, *Conquérant*, p. 53.

⁸) Pendant longtemps la famille n'eut pour subsister que des racines, des aulx et des oignons et le maigre produit de la pêche des enfants avec des engins improvisés. *Conquérant*, p. 59/60. GG, 74–75, p. 13–14.

Quelque vingt ans plus tard, les principaux khans des Mongols proprement dits, réunis près des sources de l'Onon⁹), choisissaient Témudjin comme chef, lui décernant le titre de «Gengis-Khan»¹⁰). Après quelques années de luttes, la Mongolie était unifiée et, au

⁹) Dans la steppe, à Aïl-qaraqana, le «campement de broussailles», près du ruisseau Kimourga que Haenisch et Grousset s'accordent à rechercher dans les parages du haut Onon – GG, 122/23, p. 34/35 et p. 184, «Flusse: Kimurha westlich vom oberen Onan»; *Conquérant*, p. 104 – 109. La date de la réunion des chefs est incertaine. E. Haenisch, GG, *Inhaltsübersicht*, III, p. XXVIII, donne 1196 avec un point d'interrogation. Grenard fait de même. Pour le moment, il convient de s'en tenir prudemment à l'indication approximative: «vers la fin du XII^{ème} siècle». Cf. *Conquérant*, p. 107.

¹⁰) La signification du titre de «Gengis-Khan» reste discutée. Léon Cahun, *Introduction*, p. 244, fait de «Tchinghiz» un adjectif et traduit par «L'empereur inflexible ou inébranlable». J. Curtin, *The Mongols*, Boston, Little, Brown & Co., 1908, p. 67, écrit «mighty». E. Haenisch, GG, note 123, p. 160, penche pour l'origine chinoise du titre et suggère «Der ganz richtige Herrscher» – quelque chose comme «Le chef incontesté parmi les chefs» – «Negus negesti». Vladimirtsov, *The Life*, p. 37, suppose («as a plausible guess») que «Chingis» «était le nom de quelque esprit de lumière vénéré par les Mongols». René Grousset, même dans le *Conquérant*, p. 107, hésite toujours entre «inébranlable» et «océanique» avec le sens de souveraineté universelle. Cette interprétation du terme océanique est sans doute à rejeter, car l'idée du «chakravartin» – du reste post-khoubilaienne (ainsi, René Grousset dans une lettre récente à l'auteur) – n'aurait pas effleuré les Mongols de la fin du XII^{ème} siècle. En revanche, le terme océanique paraît devoir être conservé en lui restituant son véritable sens: Dans *Les Mongols et la Papauté*, Tirage à part, Paris, A. Picard, 1933, pp. 16, 22, 23, n. 3. Paul Pelliot discute le préambule de la lettre des 3–11 XI 1246 du Grand Khan Güyük à Innocent IV. Elle débute par les mots: «Dans la force du ciel éternel, (nous) le *Khan océanique* . . .». M. Pelliot fait observer – avec quelques réserves, il est vrai – que «Gengis-Khan» pourrait être une forme palatalisée du turc Tengiz-xan où *tengiz* «mer», jouerait le même rôle que joue – dans le préambule – *talui* (dalai). Océanique devrait ainsi être pris dans le sens de *dalai*, dans Dalai-Lama, le Lama par excellence. On revient à l'idée de Negus negesti. Prise dans son acception politique actuelle, l'expression «Führer» – venue du reste sous la plume de E. Haenisch – GG, Vorwort, p. XXV – correspondrait à ce que les chefs mongols attendaient de leur «Gengis-Khan». La détermination exacte du sens du titre de «Gengis-Khan» a son importance historique. F. Grenard, dans son excellent *Gengis-Khan*, Paris, Arman Colin, 1935, p. 38, conteste – malgré la mention expresse de l'*Histoire secrète* – GG, 123 in fine, p. 35: « . . . erhoben sie Temudjin zum Han mit dem Titel Cinggis han» – que ce titre ait été donné à Témudjin déjà à la réunion des chefs à Aïl-qaraqana. Ceci est logique de la part de M. Grenard qui donne

qouriltaï de 1206, l'assemblée des tribus confirma le titre de Gengis-Khan^{10bis}). A sa mort, en 1227, il était le maître incontesté de l'Asie, de Pékin à la mer Caspienne.

2

De l'hégire à nos jours, les tentatives d'hégémonie se sont succédées. Après des débuts heureux, elles n'eurent – le plus souvent – que des résultats éphémères ou décevants. Ici, la conquête mongole occupe une place à part. Elle ne paraît pas avoir été prémeditée¹¹). Les mobiles habituels: le fanatisme religieux, le manque «d'espace vital», la poussée de peuples en marche, lui manquaient¹²). Néanmoins, son succès alla grandissant après la mort de son organisateur, dont l'empire se maintint pendant près de 150 ans.

Préparée méthodiquement, mais avec des vues limitées, elle élimina successivement les obstacles, puis fit tache d'huile. La figure centrale – celle de Gengis-Khan – reste à peine esquissée¹³) jusqu'à la fin du siècle dernier. Elle se précise rapidement de nos jours, grâce aux philologues dont les recherches rendent peu à peu accessibles des textes de première main, ignorés ou imparfairement utilisés.

pour équivalent à Gengis-Khan: «Augustus Imperator» – op. cit. p. 160 – titre que les chefs mongols n'auraient évidemment pu décerner à Témudjin à l'époque. En revanche, dès que l'on songe à Negus negesti, il est tout naturel que les nobles mongols aient choisi ce titre pour celui qu'ils se donnaient pour chef.

^{10bis}) Ainsi dans Vladimirtsov, *Life*, p. 63/64: «... The great assembly» or *kurultai*... only confirmed what had been done a few years earlier by a small group of aristocrats».

¹¹) GG, Vorwort, p. XXIII: «Es scheint, als sei der Drang allmählich gekommen wie der Appetit beim Essen».

¹²) GG, Vorwort, p. XXIII.

¹³) Sauf par Léon Cahun, qui a certainement connu plus ou moins l'*Histoire secrète* et campe un Témudjin singulièrement vivant, non seulement dans son *Introduction*, mais dans sa *Bannière Bleue*, dont les premiers chapitres méritent encore d'être parcourus.

La reconstitution de la personnalité de Gengis-Khan, l'analyse de ses méthodes, présentent aujourd'hui plus qu'un simple intérêt historique. A un moment où les progrès rapides de l'art de détruire coïncident avec la faillite du droit des gens et l'asservissement croissant de l'individu¹⁴), l'avenir n'est pas exempt de menaces^{14 bis}). Savoir peut être prévoir¹⁵).

3

Malgré tout ce qui reste à dépouiller et à comparer, l'examen critique des textes a été suffisamment poussé pour que les traits les plus saillants du caractère de Gengis-Khan et les étapes décisives de sa carrière se dégagent de la légende. Un résumé, même succinct, suffit pour montrer le parti que peuvent tirer de ce qui est acquis l'histoire comparée et la politique préventive.

Le peuple, parmi lequel naquit Témudjin, était fractionné en clans souvent hostiles. Belliqueux, fier d'origines traditionnelles, pauvre et passionné de rapine, ce peuple, dénué de scrupules, sans respect pour la vie humaine, était entouré du mépris de puissants voisins. A l'est¹⁶), au sud¹⁷) et à l'ouest¹⁸), des nations, d'une culture autrement raffinée, vivaient dans l'orgueil de leurs conquêtes, de leurs cités et de leurs

¹⁴) «Le Zéro et l'Infini».

^{14 bis}) Cf. La conclusion du *Gengis-Khan* de F. Grenard, publié en 1935: «L'Inconnu près de nous déploie déjà la tente qui abritera demain la fortune des hommes, toujours changeante et toujours la même». Cf. aussi, dans la préface de Théodore Roosevelt aux *Mongols* de J. Curtin – infra note 82 aux pages IX et X: «... It is extraordinary to see how ignorant even the best scholars of America and England are of the tremendous importance in world history of the nation shattering mongol invasions».

¹⁵) Dans une allocution récente, un grand homme d'Etat rappelait que, sans une intervention puissante, l'Europe aurait vu «the Dark Ages return in all their cruelty and squalor». Il ajoutait: «They may still return».

¹⁶) Le royaume des Kin, la Chine du nord, avec Pékin comme ville principale.

¹⁷) L'Etat tangout des Si-Hia au Kansou.

¹⁸) Le royaume des Qara-Khitaï – sur l'Ili, le Tchou, le Talas et en Kachgarie. Le sultanat du Khwarezm, qui s'étendait de la mer d'Aral à l'Afghanistan inclusivement et du Turkestan à la Perse y comprise.

arts. En réalité, leur force n'était qu'un leurre¹⁹⁾). Le luxe, la routine, les haines politiques internes^{19bis)}, avaient fait leur oeuvre. Lorsque vint l'heure de l'épreuve, les masses s'écroulèrent devant l'armée mongole, inférieure en nombre, mais infiniment supérieure en organisation, discipline et technique^{19ter)}.

Tout jeune, l'injustice du sort avait placé brusquement Témudjin dans une situation d'infériorité humiliante. Il survécut, à force de volonté et d'adresse, mélant à sa soif haineuse²⁰⁾ de revanche la croyance mystique en son destin^{20bis)}. Si sa cruauté a été exagérée²¹⁾, il se montra, dès son adolescence, froidement implacable vis à vis de ceux qui pouvaient barrer sa route, quelques services qu'ils lui eussent rendus²²⁾. Il sortit, peu à peu, de l'obscurité grâce à des concours, parfois intéressés, répudiés dès qu'ils lui devinrent suspects. Appelé au commandement par les chefs mongols, décidé à rassembler les éléments dispersés de sa race, il força systématiquement les tribus

¹⁹⁾ Cf. *Empire*, p. 287 « . . . l'homme fort qu'était Gengis-Khan eut la chance de ne trouver en face de lui que des adversaires lamentables ou surfaits ».

^{19bis)} Le désordre dans l'Etat Qara-khitaï, *Empire*, p. 294/95; les querelles intestines dans le sultanat du Khwarezm, W. Barthold, *Turkestan*, 436/437, p. 404/405, et article Cingiz-Khân dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, Paris, Picard, 1913, T. I, p. 881 C.

^{19ter)} *Empire*, p. 282, 279, 284.

²⁰⁾ Sa haine ancestrale des Kin, Vladimirtsov, *Life*, p. 91; celle des Merkit, *Conquérant*, p. 97, 204/205 et des Tatar, *Empire*, p. 258/59.

^{20bis)} « Il se croyait prédestiné à la gloire et à la grandeur par un décret d'En Haut ». – F. Grenard, *Gengis-Khan*, p. 183.

²¹⁾ *Empire*, p. p. 311 et s. Vladimirtsov, *Life*, p. 164 et s. Témudjin n'était pas insensible. Cf. L'épisode de Tcharaqa, *Conquérant du Monde*, p. 57/58 – GG (Caraha) 73, p. 13, – ou « Les larmes de Gengis-Khan, *Conquérant du Monde*, p. 161/162 – GG 173, p. 66.

²²⁾ Exemples: Le meurtre de son demi-frère Bekter, GG, 76/77, p. 14/15 – appréciation, Vladimirtsov, *Life*, p. 16 « . . . he had already the characteristic that was to survive to the end of his life: love of power. Neither did he tolerate being deprived of anything he regarded as his right. These sides of his nature were to lead him to fratricide ».

dissidentes à «l’Anschluss», annihilant tout ce qui ne se soumettait pas sans réserve^{28).}

Parmi ceux qui l’avaient choisi pour «Gengis-Khan» à la réunion d’Aïl-qaraqana, certains – qui eussent pu revendiquer le pouvoir par droit de naissance – paraissent n’avoir vu en lui qu’un instrument^{24).} Ils ne tardèrent pas à comprendre qu’ils s’étaient donné un maître^{25).}

Dès son élection, Gengis-Khan avait entrepris un vaste programme de réformes. Confirmé par le peuple, il organisa méthodiquement la nation cimentée.

Il créa parallèlement:

La mise à mort – quelque ait pu être le mode de l’exécution – de Djamouqa – son ami – GG, 179, p. 72 «Fr e u n d Jamuha» – plus exactement son «frère de sang» Barthold, Article Cinghiz-Khân, *Enc. de l’Islam*, I, p. 878 – en mongol «anda» – Vladimirtsov, *Life*, p. 62 – Sur la coutume, cf. L. Cahun, *La Bannière Bleue*, Paris, Hachette et Cie, 1914, p. 41 et planche, p. 39. GG, 200/201, p. 92/95; *Conquérant*, p. 209/210. L’arrestation de son frère et fidèle compagnon d’armes Qasar, sauvé, au dernier moment, par l’intervention de Hö ’élun – GG, 244, p. 120; *Conquérant*, p. 227/28.

L’assassinat du grand chaman Köktchu, *le Tèb-Tenggèri*, malgré les services rendus et «le rôle important qu’il avait joué dans l’élévation de Témudjin à la tête de l’empire mongol» – *Conquérant*, p. 226, 229–230. GG, p. 121/123.

²⁸⁾ L’extermination du peuple tatar – GG, 153, p. 54/55; *Conquérant*, pp. 143 ss.

La conquête du pays des Kèrèit, «qui se rallièrent loyalement à Gengis-Khan» – *Conquérant*, p. 178; GG, 185/86, pp. 76/77. Sur l’«Anschluss», et l’obligation des vaincus de joindre leurs armes à celles de Gengis-Khan, cf. Sir Henry Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, London 1921, p. 238; *Marco Polo, The Description of the World*, ed. A. C. Moule and Paul Pelliot, London, George Routledge and Sons, 1938, I, 65, p. 163.

Défaite et soumission des Naiman – GG, 196, p. 87: «So erledigte Cinggis han . . . das Volk der Naiman und nahm es zu sich». Soumission des tribus qui avaient suivi Djamouqa-GG, 196 *in fine*, p. 88; *Conquérant*, p. 199.

²⁴⁾ *Conquérant*, p. 105; Vladimirtsov, *Life*, p. 36.

²⁵⁾ *Conquérant*, p. 122/23.

Sa garde²⁶⁾ qui formait le noyau de l'armée, assurait sa sécurité et l'exécution aveugle de ses volontés;

Un ordre juridique nouveau, «qu'il concevait comme immuable, expression de la vérité éternelle²⁷⁾;

Une armée – qui était aux anciennes hordes mongoles ce que l'armée de carrière est à la milice, armée dotée d'une organisation, d'une tactique et d'une technique uniques en son temps²⁸⁾.

Un service de renseignements de premier ordre²⁹⁾.

Ayant forgé l'arme, Gengis-Khan put entamer la lutte avec ses grands voisins. Son procédé – l'élimination successive des adversaires – ne varia pas. Commençant au sud, par l'Etat tangout des Si-Hia, il avait achevé sa conquête en 1209³⁰⁾). En 1211, il attaque, à l'est, les

²⁶⁾ La garde fut portée à 10000 hommes. Un régiment – 1000 hommes – assurait la sécurité personnelle de Gengis-Khan. GG, 226, p. 110: «Unsere persönlichen 10000 Mann Leibwachen soll man zu einer starken Truppe machen, und sie sollen den Kern des Heeres bilden». *Conquérant*, p. 218; W. Barthold, *Turkestan*, 383–85.

²⁷⁾ Grenard, *Gengis-Khan*, p. 65/66. Le *yassaq*, littéralement «le règlement», fut codifié dès l'adoption de l'alphabet ouigour – W. Barthold, *Turkestan*, p. 391. Cf. aussi *Empire*, p. 278 ss. et Vladimirtsov, *Life*, p. 74 et ss.

²⁸⁾ L'armée fut divisée en unités de 10, 100, 1000 et 10000 hommes – GG, 224, p. 108. Devenue manœuvre, soumise à une discipline de fer, elle était – malgré son nombre relativement petit – quelque 130000 hommes à la mort du Gengis-Khan – *Empire*, p. 283, – sans rivale en Asie. Ayant perfectionné, dans leurs premières campagnes, leur technique d'attaque des places, les Mongols ne trouvèrent bientôt plus de forteresses inexpugnables. Gengis-Khan est l'inaugurateur de la méthode stratégique, décisive au début de la dernière guerre mondiale. Ses divisions légères, capables de subsister sur le pays, poussaient, loin de leurs gros, sur les arrières du front de l'ennemi et semaient le désordre sur ses communications. Sur l'armée mongole en général, cf. *Empire*, p. 282 ss.; *Turkestan*, p. 385 ss.; Grenard, *Gengis-Khan*, p. 71 ss. Un résumé très clair des mesures de réorganisation se trouve dans Joachim Bardhausen, *Empire Jaune de Gengis-Khan*, Paris, Payot, p. 82–88.

²⁹⁾ Cf. F. Grenard, *Gengis-Khan*, p. 76: «En 1241, les Hongrois et les Polonais furent stupéfaits de constater que l'état-major mongol connaissait mieux leur pays qu'eux-mêmes». Sur l'utilisation de leurs relations commerciales, par les Mongols, pour leur service de renseignements, cf. Vladimirtsov, *Life*, p. 53, 115.

³⁰⁾ Cf. *Empire*, p. 286.

opresseurs séculaires des siens, les Kin, et, en trois ans, les réduit à une paix humiliante. La trêve rompue sous un prétexte, Pékin est pris en 1215³¹⁾.

A l'ouest, le royaume Qara-Khitaï le sépare encore de son plus puissant rival, le sultanat du Khwarezm. En 1218, les Qara-Khitaï sont soumis³²⁾.

L'année suivante, l'armée mongole se concentre contre le Khwarezm. La ligne protectrice du Sîr-daryâ est forcée et les villes fortes tombent, les unes après les autres³³⁾. A la fin de décembre 1220, Mohammed de Khwarezm, deux ans auparavant le plus puissant monarque de l'Asie, pourchassé sans trêve à travers ses Etats en pleine décomposition, meurt, abandonné de tous, dans une île de la mer Caspienne³⁴⁾.

Submergeant ensuite l'Afghanistan³⁵⁾, poussant ses divisions mobiles jusqu'en Géorgie, puis à la mer d'Azov³⁶⁾, Gengis-Khan, en 1226, se retourne contre les Si-Hia qui avaient donné des signes de désaffection³⁷⁾. Il meurt, au cours de cette campagne, probablement le 18 août 1227, à l'âge de soixante ans³⁸⁾.

Il était profondément superstitieux³⁹⁾, consultant les oracles et les présages, mais son esprit pondéré savait garder le dessus. Il avait une dévotion particulière pour le massif montagneux du Bourqan-qaldoun

³¹⁾ *Empire*, p. 290.

³²⁾ *Empire*, p. 296.

³³⁾ Le récit critique le plus détaillé de la campagne du Khwarezm se trouve dans W. Barthold, *Turkestan*, p. 393–427, un bon résumé dans *Empire*, p. 296–301.

³⁴⁾ *Turkestan*, p. 425/26; *Empire*, p. 301.

³⁵⁾ *Turkestan*, p. 438–445; *Empire*, p. 301–306. *Tabakât-i Nâsiri* (Raverty), London, Gilbert & Rivington, 1881, II, p. 985–1042.

³⁶⁾ *Empire*, p. 306–308.

³⁷⁾ *Empire*, p. 309

³⁸⁾ *Empire*, p. 309.

³⁹⁾ Vladimirtsov, *Life*, p. 81. *Tabakât-i Nâsiri*, II p. 1077–78. Sur les modes de divination, cf. «*The Journey of William of Rubruck*», London, Hakluyt, 1880, 187/88 et 245/46; Sir Henry Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, I, p. 242.

qui, une fois au moins, lui avait servi de retraite⁴⁰). Assurant un certain degré d'impunité à ses collaborateurs⁴¹) et les laissant s'enrichir à leur guise, il restait le premier serviteur de sa loi⁴²) et vivait très simplement⁴³). A la guerre, il partageait les peines et les périls de ses soldats. «Ses capitaines ont eu une large part dans ses victoires. Néanmoins c'est bien lui qui réglait le marche générale et les mouvements d'ensemble des campagnes . . . L'exacte obéissance des troupes et le désordre de l'ennemi firent le reste»⁴⁴). Sa fin reste mystérieuse. Le lieu de sa sépulture⁴⁵) n'a pas été retrouvé.

En bonne méthode historique, le parallèle — toujours plus ou moins subjectif — ne peut prétendre qu'à un intérêt de curiosité. Pourtant, il peut y avoir — suivant les temps — des parallèles utiles à établir et à méditer. Ces notes doivent s'en tenir à cette simple indication. Elles laissent, au lecteur averti, le soin de comparer les détails de la vie «du plus grand conquérant que le monde ait vu⁴⁶» avec des faits récemment vécus et de dégager les singuliers rapprochements que cette comparaison peut suggérer.

⁴⁰) GG, 103, p. 24/25; *Conquérant*, p. 87.

⁴¹) W. Barthold, *Turkestan*, p. 385, d'après Djouwaynî I, 27: «the *tarkhans* (military aristocracy) were called to answer only after the ninth crime committed by them».

⁴²) F. Grenard, *Gengis-Khan*, p. 65/66.

⁴³) *Empire*, p. 311.

⁴⁴) F. Grenard, *Jengis-Khan*, p. 185.

⁴⁵) Tout ce que l'on croit savoir c'est qu'il doit se trouver dans le massif du Bourqan Qaldoun, notre Kenteï — *Empire*, p. 309.

⁴⁶) F. Grenard, *Gengis-Khan*, p. 6.

II

Les principales sources. Etat actuel

1

L'étude critique des sources de la conquête mongole a été inaugurée par W. Barthold dans son *Turkestan down to the Mongol Invasion*⁴⁷). Cet ouvrage classique a été publié, en russe, en 1900. Une traduction anglaise, revue par l'auteur⁴⁸) avec une préface de E. Denison Ross, a paru, en 1928, dans les *Gibb memorial series*.

En janvier 1941, René Grousset a donné, dans le numéro 46 du *Bulletin du Comité international des Sciences historiques*, sous le titre *Etat actuel des études sur l'histoire gengiskhanide*⁴⁹), une mise au point très poussée.

Il ne peut être question de refaire ici, ou même de compléter – sauf sur un point spécial⁵⁰) – ces travaux d'une autorité sans conteste. Seul le fait qu'il est actuellement difficile de les trouver, en Suisse, justifie les indications qui suivent, destinées à faciliter leurs recherches aux lecteurs désireux de se reporter aux textes⁵¹).

⁴⁷) A rapprocher du compte rendu de Paul Pelliot dans le *T'oung pao*, 1930.

⁴⁸) Op. cit., Préface, p. XIII.

⁴⁹) Citée infra sous «*Etat actuel*».

⁵⁰) L'état actuel de l'édition et de la traduction du *Mongghol -oun nioutcha tobchi' an*, l'*Histoire secrète des Mongols*.

⁵¹) Cet effort est indispensables à quiconque cherche à se former une opinion personnelle sur Gengis-Khan. *L'Histoire secrète*, par exemple, n'émet pas de jugements sur son héros. Remarquablement objective – ainsi E. Haenisch, GG, Vorwort, p. XXI: « . . . so gibt uns die Lektüre der GG eine treue unverfälschte Darstellung . . . etc. » – elle procède par touches successives. Il faut la lire attentivement pour glaner, deci delà, les indications éparses – parfois une courte phrase ou un simple mot – qui permettent de reconstituer l'image.

2

Les sources principales de l'histoire de Gengis-Khan se répartissent en trois groupes:

- a) Sources islamiques, arabes ou persanes;
- b) Sources chinoises;
- c) Sources mongoles.

ad a) Sources islamiques:

Textes arabes:

La célèbre chronique d'Ibn al Athîr – un contemporain, 1160–1234 – mentionnée par W. Barthold, non par René Grousset, a été éditée et le récit de la conquête mongole a été traduit⁵²⁾. L'accès reste toutefois difficile. Si son examen s'impose pour des travaux d'érudition, celui qui borne son ambition à chercher Gengis-Khan dans les principaux textes, peut s'en dispenser.

Textes persans:

Le *Tabaqât -i Nâsiri* de Djouzdjânî – écrit entre 1240 et 1255 – a été traduit en anglais et copieusement annoté par le major H. G. Raverty⁵³⁾. W. Barthold s'est montré sévère pour le commentateur⁵⁴⁾, dont la suffisance, la prolixité et l'orthographe ne laissent pas d'espérer. Néanmoins, les notes de Raverty – qui représentent un travail immense – peuvent être utilisées avec quelque prudence. Le texte vaut – du point de vue spécial de l'étude de la personnalité de Gengis-Khan – surtout par les admissions que l'auteur – un adversaire intransigeant⁵⁵⁾ – est parfois forcé de faire malgré lui⁵⁶⁾.

⁵²⁾ En russe, par le baron V. G. Tiesenhausen, St. Petersbourg, 1884.

⁵³⁾ *Tabakât-i Nâsiri*, translated by Major H. G. Raverty, London, Gilbert and Rivington, 1881.

⁵⁴⁾ *Turkestan*, p. 60/61.

⁵⁵⁾ Tout le long du texte, Gengis-Khan est appelé «The Chingiz-Khân, the accursed».

⁵⁶⁾ Cf. le portrait final de Gengis-Khan, T. II, p. 1077–1079.

Le *Târîkh-i Djihân-Koudhâi* de Djouwaynî – l'*Histoire du Conquérant du Monde*. Ce texte – la principale des sources persanes – est du milieu du XIII^{ème} siècle. Il va jusqu'en 1257. Il a été édité scientifiquement, en trois volumes, parus en 1915, 1916 et 1937 dans les *Gibb memorial series*⁵⁷⁾. Malheureusement la traduction se fait attendre et Djouwaynî ne peut être consulté, par ceux qui ne peuvent le lire dans l'original, que par le truchement des écrivains européens qui l'ont utilisé, avec références⁵⁸⁾.

Le *Djâmi attawarîkh*, ou «Somme des Histoires», écrit par le vizir Rachîd ed-Dîn – 1267–1319 – à la demande du Khan Ghâzan, en 1303⁵⁹⁾), a été partiellement traduit, en russe, par I. N. Bérézin de 1861–1886. En 1866, Etienne Quatremère fit paraître le 1^{er} volume d'une traduction des chapitres consacrés aux Mongols de Perse. Cette traduction s'arrête au règne de Hulagu. Rachîd ed-Dîn a puisé largement dans Djouwaynî et à une source mongole perdue, autre que l'*Histoire secrète*. Son œuvre n'est pas sans valeur.

ad b) Sources chinoises:

Le *Yuan-die* – histoire officielle de la dynastie mongole – fut compilé à l'avènement des Ming, en 1369–1370. La partie qui traite de la vie de Gengis-Khan a été traduite, en anglais – mais en abrégé – par Sir Robert K. Douglas⁶⁰⁾), en allemand par F. E. A. Krause^{60bis}).

⁵⁷⁾ Le vol I est intitulé: *History of Chingiz-Khan and his successors*. Djouwaynî, né à la fin du XII^{ème} siècle au Khorasan, fut au service des princes du Khwarezm, puis des princes mongols, en dernier lieu à celui de Hulagu qu'il empêcha de détruire la bibliothèque d'Alamut. Il mourut, à 60 ans, en 1253. V. l'article de W. Barthold, *Enc. de l'Islam*, I p. 1000 ss.

⁵⁸⁾ Le baron de C. d'Ohson, *Histoire des Mongols* etc., La Haye et Amsterdam, 1834/1835; F. Erdmann, *Temudschin der Unerschütterliche*, Breslau 1872; W. Barthold, *Turkestan*.

⁵⁹⁾ Le premier volume a été achevé en 1306 – cf. *Enc. de l'Islam*, T. II, p. 3876.

⁶⁰⁾ Sir Robert K. Douglas, *The Life of Jinghiz-Khan*, London, 1877.

^{60bis}) F. E. A. Krause, *Cinggis Han, Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen*, Heidelberg, 1922.

Le *Cheng-wou ts' in-tcheng lou*, biographie de Gengis-Khan, qui représente, en réalité, un texte mongol perdu, traduit en chinois vers 1263⁶¹⁾ – a été mis en russe, en 1872, par l'archimandrite Palladius, mais d'après un texte défectueux^{61bis)}). Le travail critique d'édition et de traduction reste à faire^{61ter)}.

ad c) Sources mongoles:

Le seul texte mongol ancien parvenu jusqu'à nous⁶²⁾ est le *Mongghol-oun nioutcha tobtdhi 'an*, littéralement «l'histoire générale des Mongols», communément appelé *l'Histoire secrète*.

L'Histoire secrète «se présente à nous comme une suite de tableaux extrêmement précis, détaillés et vivants, mais séparés par des lacunes graves»⁶³⁾. C'est, pour la vie de Gengis-Khan, jusqu'à la fin de ses campagnes en Mongolie – 1209 – la source la plus importante. Son texte – restitué du chinois en mongol – a été édité par E. Haenisch et muni d'un glossaire⁶⁴⁾. La traduction allemande a paru en 1941⁶⁵⁾.

Parallèlement, Paul Pelliot travaillait à une édition critique et à une traduction française. Interrrompus par sa mort prématurée, ces travaux vont heureusement pouvoir être terminés. La traduction est

⁶¹⁾ *Etat actuel*, p. 24.

^{61bis)} Cf. *Travels of an Alchemist – the journey of the Taoist Ch'ang Ch'un recorded by his disciple Li Chih-Ch'ang*, translated by Arthur Waley, London, George Routledge and Sons, The Broadway Travellers, 1931, Preface, p. VII.

^{61ter)} Suivant une aimable communication de M. Hambis – actuellement occupé de la publication des notes de Paul Pelliot – ce dernier avait préparé avec lui un travail sur le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*. La première partie de ce travail doit paraître d'ici quelques mois.

⁶²⁾ *Etat actuel*, p. 22.

⁶³⁾ *Etat actuel*, p. 31.

⁶⁴⁾ E. Haenisch, *Monghol un Niuca tobca 'an* (Yüan-ch'ao pi-shi) *Die Geheime Geschichte der Mongolen*. Teil I (Text aus dem chines. Transkr. im mongolischen Wortlaut wiederhergestellt) Leipzig, 1935/37, Teil II, Wörterbuch dazu. Leipzig 1939.

⁶⁵⁾ E. Haenisch, *Die Geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, Otto Harrassowitz, 1941.

en état d'être publiée. Elle s'arrête, il est vrai, au paragraphe 185 – soit immédiatement après la défaite des Kèreit – mais elle sera achevée par les soins de M. Hambis. «Elle présentera, m'écrit le savant français, de grandes différences⁶⁶⁾ avec celle de M. Haenisch, qui ne disposait pas de nombreux renseignements utilisés par M. Pelliot et traduisait sur un texte très fautif».

*

Pour ceux qui, réduits aux traductions, ne savent pas le russe, la situation, à fin 1946, se résume ainsi:

Des textes islamiques, les seuls utilisables sont celui de Djouzdjâni, dans la traduction du major Raverty et celui de Rachîd ed-Dîn dans celle commencée par Quatremère⁶⁷⁾. On peut espérer avoir, d'ici à deux ou trois ans, celle du premier volume de Djouwayni.

Des sources chinoises, le *Yuan-die* peut être lu dans l'abrégé de Sir Robert K. Douglas, ou mieux, dans la traduction allemande de F. E. A. Krause⁶⁸⁾. La publication de la première partie du travail

⁶⁶⁾ Le hasard d'une lecture m'a permis de constater une de ces différences, non sans intérêt. Dans son travail sur *Les Mongols et la Papauté*, note 3 de la page 22 du tirage à part, Paul Pelliot observe que, dans le paragraphe 280 de l'*Histoire secrète*, Ogödäi, est qualifié de *dalai-in qu'an...* Khan océanique. Or, dans le paragraphe 280 de la GG, d'E. Haenisch, Ogödäi, est qualifié simplement de han, sans l'adjectif caractéristique «océanique».

⁶⁷⁾ Raverty, peu commun, peut être consulté dans ma bibliothèque. Quatremère ne se trouve guères que dans les grandes collections publiques ou chez les érudits français. Je l'ai vu passer, une fois, en 1942, dans le catalogue d'un libraire de Paris, André Maisonneuve, sauf erreur. Je rappelle aux lecteurs du Bulletin de ne pas se laisser rebouter, dans la recherche d'un livre rare, sans avoir eu recours au fichier organisé au secrétariat de la SSAEO.

⁶⁸⁾ Douglas est «out of print», mais doit pouvoir s'obtenir d'occasion, sans beaucoup de peine, par l'intermédiaire de B. Quaritch, 11 Grafton Street, London W.1, ou de Heffer and Sons, 3 and 4 Petty Cury, Cambridge. Krause, récemment paru, doit, lorsque le commerce des livres avec l'Allemagne sera rétabli, pouvoir se trouver encore chez les libraires orientalistes allemands.

commun de Paul Pelliot et Hambis sur le *Cheng-wou ts' in-tcheng lou* est en vue. Enfin, à la *Geheime Geschichte* de E. Haenisch, viendra bientôt s'ajouter la traduction de Paul Pelliot, publiée et complétée par M. Hambis.

Comme l'écrit René Grousset⁶⁹⁾: «Le travail définitif ne pourra commencer qu'après préparation préalable suffisante de plusieurs des sources, tout d'abord du *Cheng-wou ts' in-tcheng lou* et de Djouwaynî».

Ceci ne doit pas décourager les chercheurs. Dès maintenant, l'étude minutieuse de la *Geheime Geschichte* et du *Conquérant du Monde* – en attendant la traduction de Paul Pelliot et ses notes – et leur comparaison avec les textes islamiques accessibles, fournissent un champ de recherches où il reste à glaner.

III

Notes bibliographiques⁷⁰⁾

On a, depuis deux siècles, beaucoup écrit sur Gengis-Khan. Les indications qui suivent ne visent que l'essentiel⁷¹⁾, mais pourront aider les chercheurs à choisir et trouver.

⁶⁹⁾ *Etat actuel*, p. 40.

⁷⁰⁾ Tous les ouvrages marqués dans les notes, du signe * ou ** – indication de rareté – peuvent être consultés, dans ma bibliothèque, par ceux qui ne les trouveraient pas dans les collections publiques.

W. Barthold a donné, dans son *Turkestan* – pp. 59–63 – une appréciation de plusieurs des travaux mentionnés ici. Certaines de ses critiques devraient être atténuées aujourd'hui. Le lecteur trouvera, dans ces pages, un premier essai de mise au point.

⁷¹⁾ Les ouvrages publiés en russe seulement ne sont pas mentionnés. Certaines indications, à leur sujet, sont données par Barthold – à la date de 1928 – à la page 63 de son *Turkestan*.

1

Les Biographes de Gengis-Khan peuvent être classés en trois groupes:

a) Les précurseurs, de J. Deguignes – 1756/58 – à Henry H. Howorth – 1888 – incl., qui tous ont plus ou moins ignoré l'*Histoire secrète*.

b) Léon Cahun et J. Curtin – 1896–1908 – qui forment une classe à part. Ils ne mentionnent pas leurs sources, mais l'influence – directe ou indirecte – de l'*Histoire secrète* est évidente.

c) Les modernes, de Barthold à René Grousset – 1900–1944.

2

ad a) Les précurseurs:

J. Deguignes – dont l'oeuvre est remarquable pour l'époque – n'a pu utiliser que les sources chinoises et de médiocres compilations des textes islamiques⁷²⁾. Il consacre à Gengis-Khan les pages 10–70 du tome III de son *Histoire générale*. Gengis-Khan – dont toute la carrière jusqu'à la défaite des Kèrèit est résumée en 9 pages – n'est ici qu'un nom. Le travail de Deguignes conserve – comme la note sommaire de la *Bibliothèque Orientale* de B. d'Herbelot⁷³⁾ – un intérêt de curiosité. Il permet de mesurer le chemin parcouru.

Le baron C. d'Ohson – auquel tous les mongolisants rendent encore hommage⁷⁴⁾ n'a utilisé, à part les sources islamiques, dont 19 sont mentionnées dans son «Exposition», qu'une traduction russe du *Yuan-die*,

⁷²⁾ J. Deguignes, ** *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares Occidentaux*, à Paris, chez Desaint et Saillant, 1756–1758. Appréciation dans *Turkestan*, p. 59.

⁷³⁾ Barthélemy d'Herbelot, * *Bibliothèque Orientale*, à Paris, chez Moutard, 1783, Article *Genghiskhan*, T. II, p. 552–564.

⁷⁴⁾ Baron C. d'Ohson, *Histoire des Mongols depuis Tchinguis-Khan jusqu'à Timour Bey ou Tamerlan*, La Haye et Amsterdam, 1834–1835. L'ouvrage se trouve facilement dans les bibliothèques publiques. Appréciations: *Turkestan*, p. 59; *Etat actuel*, p. 26.

publiée à St-Pétersbourg, en 1829 par le R. P. Hyacinthe. Son *Tdinguiz-Khan* est emprunté presque exclusivement à Rachîd ed-Dîn et Djouwaynî. Le portrait final – tome I, p. 386–419, est celui du conquérant, non de l'homme.

*Henry H. Howorth*⁷⁵⁾ a été apprécié trop sévèrement par G. Barthold⁷⁶⁾, plus justement par René Grousset⁷⁷⁾. Howorth a été trahi par son éditeur qui, en publiant son énorme travail en petits caractères, avec un minimum d'alinéas et sans tables des matières, l'a rendu difficilement utilisable. Ces défauts sont sensiblement atténués depuis la publication de l'index, paru en 1927, soit 27 ans après la première édition du *Turkestan* de Barthold. Les références indiquées au bas des pages sont précieuses et permettent un contrôle. N'étant pas linguiste⁷⁸⁾, Howorth était, toutefois, réduit au rôle de compilateur. Son portrait de Gengis-Khan s'en ressent.

ad b) Léon Cahun et J. Curtin⁷⁹⁾

Ces deux écrivains ont été traités dédaigneusement par W. Barthold⁸⁰⁾. De fait, ne donnant pas leurs sources, il prenaient le flanc à la critique. Léon Cahun, un coloriste et un charmeur qui ne résistait pas à arrondir une phrase, s'est laissé entraîner souvent à des inexactitudes, sources d'erreurs qui se perpétuent malgré tous les efforts⁸¹⁾. J. Curtin, dont l'œuvre est posthume, a été desservi par un panégyrique imprudent

⁷⁵⁾ Henry, H. Howorth, *History of the Mongols*, London, 1876–1888. L'index a paru en 1927. L'ouvrage se trouve à la bibliothèque publique de Zurich.

⁷⁶⁾ *Turkestan*, pp. 59–60.

⁷⁷⁾ *Etat actuel*, p. 27: «Les volumes de Howorth . . . dont l'index vient à peine de paraître . . . présentent un effort méritoire».

⁷⁸⁾ *Turkestan*, p. 59 *in fine*.

⁷⁹⁾ Léon Cahun, ** *Introduction à l'Histoire de l'Asie; Turcs et Mongols, des Origines à 1405*, Paris, Armand Collin et Cie, 1896.

Jeremiah Curtin, * *The Mongols, A History*, Boston, Little, Brown and Co, 1908.

⁸⁰⁾ *Turkestan*, p. 61 (L. Cahun), 62 (J. Curtin).

⁸¹⁾ Cf. *Etat actuel*, pp. 27/28.

de Théodore Roosevelt⁸²⁾). Il y a toutefois une distinction à faire. Tant Cahun, dans les pages 213–320 de son *Introduction*, que J. Curtin, dans celles 16–141 de ses *Mongols*, ont tracé de Gengis-Khan le plus vivant, et probablement le plus exact portrait donné à leur époque. Une comparaison, même rapide, avec *Le Conquérant du Monde*, par exemple, montre qu'ils ont, l'un et l'autre, puisé directement ou indirectement à l'*Histoire secrète* et se sont ici souvent beaucoup rapprochés des versions les plus récentes.

ad c) Les écrivains modernes:

1

Depuis que W. Barthold a frayé la voie, les travaux successifs sur Gengis-Khan sont empreints d'un esprit critique de plus en plus aiguisé. L'image se précise et la photographie, un peu retouchée parfois, il est vrai, se substitue rapidement aux daguerréotypes flous du passé. Certaines monographies – celles de B. Ya. Vladimirtsov – 1930, édition anglaise – et celle de F. Grenard – 1935 – sont, dans leur concision élégante et réfléchie, si convaincantes, qu'il faut toute notre conscience de l'état rudimentaire des sources pour ne pas leur prêter un caractère définitif.

En revanche, il faut noter une certaine tendance, surtout chez les écrivains russes, à chercher, dans l'histoire reconstituée, la justification d'institutions politiques actuelles qu'ils approuvent, ou affectent d'approuver. René Grousset a justement réagi⁸³⁾.

⁸²⁾ J. Curtin, op. cit., Foreword, p. IX: «In this particular field no other American or English scholar has ever approached him». Il n'en fallait pas plus pour déchaîner l'ire de Barthold – *Turkestan*, p. 62.

⁸³⁾ *Etat actuel*, p. 28.

2

Le catalogue des ouvrages indispensables peut s'établir ainsi⁸⁴).

** *Le Turkestan* de W. Barthold, base nécessaire de toute étude critique.

* *The Heart of Asia*, de F. H. Skrine et E. Denison Ross, excellent résumé, d'autant plus utile que l'examen de l'Asie centrale est poussé jusqu'en 1899.

* *The Life of Chingis-Khan* de B. Ya. Vladimirtsov, dans la traduction anglaise du prince D. S. Mirsky – 1930.

** *Le Gengis-Khan* de F. Grenard – 1935.

* *L'Empire des Steppes* – 1939 – et * *Le Conquérant du Monde*⁸⁵) – 1944 – de René Grousset.

Die Geheime Geschichte der Mongolen – 1941 – de Erich Haenisch.

⁸⁴) Ce catalogue laisse intentionnellement de côté, malgré leur mérite, trois travaux récents:

Michael Prawdin, *Tschingis-Chan*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart-Berlin 1934.

* Ralph Fox, *Genghis Khan*, The Albatross, Hamburg-Paris-Bologna, 1936.

* Joachim Barckhausen, *L'Empire jaune de Genghis-Khan*, Paris, Payot, 1942.

L'absence de toute référence aux sources utilisées ne permet, en effet, pas de les ranger parmi les ouvrages de première importance.

⁸⁵) L'éloge de *L'Empire des steppes* n'est plus à faire. Devenu classique à son tour, l'ouvrage prend rang à côté du *Turkestan* de W. Barthold.

Quant au *Conquérant du Monde*, je me permets, faute de place, de renvoyer le lecteur au compte rendu détaillé que j'ai publié dans le vol. IX d'*Artibus Asiae*, Ascona, 1946, pp. 258 ss. Ayant utilisé ce dernier travail de René Grousset tout au cours de cet essai, je tiens seulement à souligner encore l'intérêt des gloses ajoutées au texte de l'*Histoire secrète* par le savant français actuellement le plus autorisé.